

Je cherche vainement dans ma mémoire à quelle époque a pu être exécutée au Conservatoire cette symphonie en *ut* majeur de Beethoven, la première par ordre de date, que la Société a eu l'heureuse idée de nous faire entendre dimanche dernier, et qui était absolument nouvelle pour la grande majorité du public. Je ne pense pas qu'elle ait été jouée depuis les deux, ou trois premières années de l'existence de la Société des Concerts, c'est-à-dire depuis 1828, 1829 et 1830. Toujours puis-je affirmer qu'à partir de 1831, elle n'a figuré sur aucun programme. Je suis le plus ancien habitué des deux loges destinées aux représentans de la presse; j'en ai vu se renouveler bien des fois le personnel. À chaque séance, je suis témoin de la surprise, de l'admiration, de la stupéfaction de quelque nouveau venu. On peut croire que j'ai beaucoup entendu, beaucoup vu et beaucoup retenu, et qu'à défaut de dates précises, j'ai du moins des souvenirs assez exacts. Ce privilège fort peu enviable de l'ancienneté m'a valu, parmi les plus facétieux de mes confrères, la qualification d'*érudit*, que je voudrais justifier pleinement aujourd'hui, en leur donnant des renseignemens précis sur l'historique de cette symphonie en *ut* majeur. – A quoi tiennent pourtant (et je vous prévient que cette parenthèse sera un peu longue) à quoi tiennent pourtant la réputation d'historien véridique et l'autorité que donne une érudition infailible? En 1835, un de mes amis, M. S. de Rémusat, voulut se passer une fantaisie. Il vint de Marseille à Paris dans le seul but d'assister aux concerts du Conservatoire. A force d'instances, j'avais obtenu un abonnement de l'obligeance de M. Saint-Laurent, chose peu facile alors, et qui serait impossible aujourd'hui. Que faisait notre ami? À la fin de chaque séance, il serrait soigneusement son programme dans son portefeuille, puis, en entrant dans sa chambre, il l'accrochait délicatement à un clou. La session musicale étant close, il rangea dans sa malle la collection de ses programmes, pour les emporter à Marseille. Je ne sais même s'il ne les a pas fait relier depuis. Cette façon d'agir de ce zèle et fervent amateur, fut pour moi un trait de lumière. Voilà, me dis-je, la vraie manière d'écrire l'histoire. Depuis lors, je me suis proposé maintes fois d'imiter cet exemple. Mais à quoi bon, ai-je toujours pensé, puisque je n'ai pas commencé à temps. C'était là une mauvaise suggestion de l'esprit malin. Il est toujours temps de bien faire. J'aurais dû commencer quand j'y avais songé. Je devrais commencer aujourd'hui. Rien n'est plus aisé, en effet, que d'enfiler tous les quinze jours un morceau de papier sur une pointe de laiton, comme font les apothicaires pour les ordonnances pharmaceutiques. C'est précisément parce que la chose est si facile, que je ne l'ai pas exécutée, et que probablement je ne l'exécuterai jamais.

Je me sens aujourd'hui rongé de remords, quand je songe que j'aurais pu collecter tous les programmes des exercices spirituels de Choron, tous ceux de la Société des Concerts, tous ceux des concerts historiques de M. Fétis, tous ceux des séances de quatuors et de quintettes de Baillot, des frères Muller, en y joignant ceux de tous les concerts donnés par les sommités artistiques, vocales et instrumentales qui ont apparus depuis quinze ans sur l'horizon musicale: Paganini, Hummel, Moschelès, Field, Merlioz, Liszt, Chopin, Thalberg, Alkan, Doehler, et tous les autres jusqu'à Sivori et Prudent;

en y joignant aussi les programmes des magnifiques séances de musique classique et religieuse de M. le prince de la Moskowa. Quelles richesses, quels trésors je possèderais là. C'est pour le coup que mes confrères de la loge des journalistes vanteraient mon érudition.

Dernièrement, étant à causer dans le cabinet de notre spirituel collaborateur, Ad. Adam, auprès d'un bon feu, il me racontait une foule d'anecdotes de Boïeldieu, d'Hérold et de plusieurs autres personnages célèbres. Aimez-vous le wisth, dis-je tout-à-coup à l'aimable narrateur?

- Pourquoi cette demande, me fit-il?
- Répondez toujours, aimez-vous le wisth?
- Je ne connais pas même les cartes.
- Savez-vous un jeu quelconque? les dames, le trictrac, les échecs?
- Pas le moins du monde.
- Hé! bien, lui dis-je, je veux vous donner un préservatif contre l'ennui pendant vos vieux jours. Car vous deviendrez vieux; votre père est plus qu'octogénaire; vous, vous êtes bien constitué; votre vie est réglée. Vous atteindrez probablement à son âge. Mais votre père ne s'ennuie pas, car il donne toujours des leçons de piano, et là il est toujours jeune; c'est comme s'il n'avait que vingt ans. Vous, au contraire, quand vous ne composerez plus, quand vous aurez perdu l'habitude d'aller chaque jour au théâtre, quand vous éprouverez le besoin de vous reposer sur vos lauriers, il vous faudra une occupation.
- Cela est vrai, me dit-il d'un air pensif.

- Or, voici mon ordonnance contre l'ennui. Lancé comme vous l'êtes dans le monde musical et dramatique, dans le monde des artistes, des acteurs, des directeurs, des journalistes, vous devez recueillir chaque jour une multitude de petites histoires, de petits faits, de traits, de mots piquants, d'observations philosophiques. Hé! bien, ayez un carnet // 106 // *ad hoc*. Chaque soir, avant de vous coucher, notez en quelques mots la chronique du jour. Songez bien que ce qui vous semble aujourd'hui un rien, dans dix ans aura de l'importance, et dans vingt sera de l'histoire. Surtout n'oubliez pas la date. La date, c'est l'étoile du fait. Il faut pouvoir dire, comme Castil-Blaze: «Le 17 septembre de l'an mil sept cent nonante-huit, étant à Nismes, je passais un matin devant la cathédrale, lorsque, à huit heures cinquante-cinq minutes trente-trois secondes, la cloche sonna l'heure du conseil, et je distinguai clairement, dans les vibrations, le tierce mineure.» – Voilà des témoignages qui ont de l'autorité. Demandez à M. Busset. Quant à vous,

colligez chaque jour vos souvenirs; puis, quand vous serez vieux, vous écrirez vos mémoires. La vieillesse aime à raconter. Vous raconterez. Et si votre vue est affaiblie, si votre main tremble, vous aurez une jouissance de plus, vous dicterez. Je ne sais, mais il me semble que mon éloquence fit quelque impression sur l'auteur de *Cagliostro*.

Je ferme ma parenthèse. – A vrai dire, je ne saurais au juste préciser l'époque à laquelle la symphonie en *ut* majeur a pu être exécutée au Conservatoire; à parler franchement, je ne sais même pas si elle l'a jamais été. A défaut de programmes, je ne trouve rien dans mes notes qui se rapporte à cet œuvre. Peut-être, pensa-t-on qu'elle n'était pas à grand effet, ou qu'elle était trop longue. Oui, trop longue; ne vous récriez pas. Car vous ignorez que, tandis que l'Opéra était sous la direction de M. Habeneck, par conséquent avant 1825, époque à laquelle M. Habeneck quitta cette administration, cet habile autant qu'infatigable chef d'orchestre fit entendre l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers*, et la seconde symphonie en *re* majeur dans un concert spirituel. L'oratorio fit de l'effet, il est juste de le dire. Mais ce que vous ignorez, ce à quoi vous ne vous attendez pas, c'est que, pour faire passer la symphonie, on fit deux choses incroyables, étourdissantes, fabuleuses. En premier lieu, on substitua au délicieux andante de cette même symphonie, le fameux andante de la symphonie en *la*; en second lieu, on fit subir à l'œuvre de Beethoven une infinité de coupures. Oui, on a été obligé, il y a dix-neuf ans, de mutiler Beethoven pour nous le faire accepter. Malgré ces précautions, la symphonie ne fut point goûtée. L'andante seul fut redemandé.

Cette symphonie en *ut majeur*, qui nous paraît aujourd'hui si claire, si coulante, dans laquelle Beethoven se montre pour ainsi dire si bon enfant, si simple et si modeste continuateur de Haydn et de Mozart, à l'exception pourtant de quelques traits où le géant se décèle; cette première symphonie était alors, comme ses sœurs, une *monstruosité*, un *dévergondage*. M. Habeneck vous dira qu'il fut obligé de renoncer à faire répéter ces œuvres, ne pouvant tenir contre le mauvais vouloir des exécutans, contre les éclats de rire qui partaient de tous les coins de l'orchestre à la fin de chaque morceau, et qu'après chacun de ces malheureux essais il s'en retournait tristement chez lui, en se disant en lui-même: *C'est cependant bien beau!* Il vous dira que lui, l'homme du monde qui a eu toujours le plus d'ascendant sur les musiciens, mais qui avait perdu en cette occasion toute son autorité sur eux, fut obligé de recourir à un stragème pour en venir à ses fins. Que fit donc M. Habeneck? Il profita de la fête de sainte Cécile pour réunir chez lui une trentaine de ses collègues. Le but apparent de cette réunion était de fêter la patronne de la musique. Le but caché était de faire une nouvelle tentative des symphonies. Les musiciens se rendirent avec empressement à l'invitation du chef; mais ils furent pris au piège. Des pupitres étaient rangés autour de la salle, et sur les pupitres deux symphonies de ce pauvre Beethoven; et lesquelles, s'il vous plaît? la symphonie en *la* et l'*héroïque* [*Eroica*]: rien que cela. Plus favorablement disposés dans un salon que dans une salle d'Opéra, où le travail, pour les musiciens, commence toujours par l'ennui, et, du reste,

craignant de blesser dans ses convictions un homme qu'ils aimaient et considéraient, les exécutans se résignèrent et consentirent à jouer sérieusement. On convint généralement que ces deux symphonies contenaient après tout *quelques morceaux jolis*<sup>1</sup>, et qu'étudiées convenablement et rendues par un orchestre plus imposant, elles pourraient, *malgré un bon nombre d'incohérences, de longueurs, de divagations* (textuel), produire encore quelque effet.

Vous croyez que la victoire était remportée; point du tout. Ceci se passait en 1825, au moment où M. Habeneck venait de quitter la direction de l'Opéra. Il fallut batailler encore trois ans. Bref, au commencement de janvier 1828, la Société fit afficher son premier concert. La symphonie héroïque [*Eroica*] servit de discours d'ouverture. C'était bien hardi. Le public se montra moins rétif que les musiciens. Il applaudit. L'œuvre fit sensation. Je le prouverai par des chiffres. Le premier concert produisit 1,060 fr.; la recette du second, s'éleva à plus de 3,000 fr. Dans ce second concert, on exécuta la symphonie en *ut* mineur. L'effet en fut foudroyant. Dès ce moment, le nom de Beethoven fut consacré, et la Société des Concerts conquit le rang suprême parmi nos institutions musicales. M. de Laroche foucault envoya à M. Habeneck [Habeneck] une médaille d'or sur laquelle étaient gravés ces mots: *Donné par le Roi pour les Concerts de 1828.*

Dans tout cela, il n'est pas question de la symphonie en *ut* majeur. Il est très probable que M. Habeneck voulut d'abord frapper un grand coup, et qu'il donna la préférence aux œuvres les plus grandioses. Vous le voyez: je n'ai pu vous faire l'historique de cette première symphonie. En revanche, je vous ai esquissé quelques faits qui se rapportent à la fondation de la Société des Concerts, le tout accompagné des plus hautes considérations philosophiques sur l'utilité des clous et des programmes. Quoi qu'il en soit, cette symphonie sans prétention a été admirablement accueillie par le public. L'andante en est délicieux; le scherzo est plein d'originalité, et appartient bien au génie de Beethoven.

Le motet de Mozart, *Spendente te Deus*, commence magnifiquement. Toutefois, ce n'est pas là une des plus belles œuvres du maître; l'expression en est trop théâtrale.

M. F. Prume joue fort délicatement du violon. Mais sa *mélancolie* a paru un peu longue et a failli dégénérer en ennui pour le public. Je ferai aussi observer à M. Prume que lorsqu'il prend la troisième position, c'est-à-dire lorsqu'il fait le *si* naturel et le *fa* dièze avec le troisième doigt, ces deux notes sont beaucoup trop élevées, en d'autres termes, horriblement fausses. M. Prume fait fort bien le *tremolo* à la Beriot et une foule d'autres choses auxquelles je suis fort indifférent. J'ai écouté attentivement l'instrumentation

---

<sup>1</sup> Je copie ici des documens qui m'ont été fournis dans le temps par mon ami M. Ch. Saint-Laurent.

de M. Prume, et j'ai bien distingué le manège de certain petit violon caché sournoisement au fond de l'orchestre, lorsque M. Prume faisait entendre un gazouillement à dou-// 107 // -bles [doubles] cordes. Voyez un peu la malice ! malheureusement, c'est une malice cousue de fil blanc.

Cette fois, M. Massol a parfaitement dit les solos d'*Iphigénie en Tauride*. Cela est beau comme l'antique; cela est fier, sauvage, sublime. Voilà de la musique sur laquelle le temps n'aura pas de prise, car il n'y a là ni manière, ni formule de convention. C'est le vrai, c'est le beau dans leur essence, autant qu'il est donné à l'homme de la réaliser.

La séance a été terminée par la symphonie en *si* bémol de Haydn dont l'introduction est admirable; l'andante ravissant, d'une expression pénétrante, d'une phraséologie pleine de période et de nombre, et le final un chef-d'œuvre de fantaisie et d'espièglerie gracieuse.

*LA FRANCE MUSICALE*, 7 avril 1844, pp. 105-7

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: 7 AVRIL 1844  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: SEPTIÈME ANNÉE  
Year: 7  
Series:  
Pagination: 105 à 107  
Issue: 14  
Title of Article: SOCIÉTÉ DES CONCERTS  
Subtitle of Article: SIXIÈME SÉANCE  
Signature: Joseph D'ORTIGUE  
Pseudonym: None  
Author: Joseph d'Ortigue  
Layout: Front-page main text  
Cross-reference: